

seul parti qui nous reste à prendre, c'est de ne point faire de bruit. Que tout le monde ignore ce qui s'est passé à Souesmes... C'est le meilleur.

Mlle Henriette regarda son frère bouche bée, stupéfiée, elle ne le reconnaissait plus.

Il était froid. Il semblait calme !

Un pli barrait son front, et si le reste de la physionomie demeurait impassible, l'éclair vitreux de ses yeux, ses lèvres blêmes, disaient que la haine froide, réfléchie, immuable, restait comme figée au fond de son cœur.

— Alors, — s'écria Henriette exaspérée, — tu vas laisser cette honte, cette trainée, jouir en paix de ses crimes et de sa honte.

M. Dementières rentra le cou dans ses deux épaules en ayant l'air de dire :

— Nous n'y pouvons rien.

Le soir même il plantait là la vieille fille et retournait à Boursac.

Quelques jours plus tard il se rendait à Paris, et tout posément, en homme résigné, apprit la terrible nouvelle au couple Chabrance.

La colère de M. Chabrance fut apoplectique ; celle de sa femme très larmoyante.

— Nous n'avons plus de fille, — s'écria-t-elle, — en levant les bras vers le ciel.

— Non, — répéta son mari en écho, — nous n'avons plus de fille.

Etaient-ils bien certains d'en avoir jamais eu une ?...

Le gendre et ses beaux-parents furent complètement d'accord.

Le voile devait être tiré sur cette honte.

Mme Dementières, autrement dit Marcelle Chabrance, était morte.

Jamais, désormais, aucun de ces trois êtres ne prononcerait son nom.

Jamais on ne s'occuperait de ses faits et gestes...

Non, en vérité, Marcelle n'existait plus !...

Elle vivait cependant !...

Pour la première fois depuis sa naissance, elle était heureuse ! oh ! bien heureuse !...

Elle se sentait passionnément et uniquement aimée...

Les jours succédaient aux jours, ne lui apportant que joies et bonheur.

Aux six premiers mois passés au bord du lac de Bienne trois autres mois s'ajoutèrent.

Maintenant Marcelle habitait un petit chalet, tout tapissé de franges de laines, situé tout au bout du chemin de ronde de Neuilly, à deux pas du bois de Boulogne.

Fédor Stroganof avait-il repris sa luxueuse existence d'autrefois ?...

Non, certes.

Tout était changé en lui.

Il ne donnait plus de somptueuses fêtes.

L'hôtel princier de l'avenue de Friedland n'était point fermé. Ostensiblement il l'habitait encore.

Mais la majeure partie de son existence se passait au chalet de Neuilly, aux côtés de la toujours adorée Marcelle.

Là seulement, il se sentait vivre, et le peu de temps qu'il était forcé de consacrer à ses relations mondaines lui causait un véritable supplice.

L'amour entier absorbait toute sa vie, aussi bien que celle de Marcelle.

Elle et lui avaient bien été créés l'un pour l'autre.

La maison de la jeune femme avait été montée sur un pied de simple et sévère élégance.

Rien de voyant, rien qui pût attirer les regards.

Un grand jardin anglais, encadré de murs élevés dont le faite était protégé par des claies très hautes, lui permettait de respirer le grand air sans quitter son chez elle.

Le soir, elle sortait en voiture avec Fédor.

Parfois, elle allait voir une pièce nouvelle, bien abritée derrière l'écran d'une avant scène.

Ah ! si elle avait pu porter en réalité le nom de Fédor, être sa femme, la comtesse Stroganof, ainsi que ses gens l'appelaient par ordre de leur maître, rien n'eût manqué à son bonheur.

Ce jour viendrait-il jamais ?...

Fédor le lui promettait.

Il avait déjà commencé des démarches.

Une séparation, lui avait annoncé un homme de loi très expérimenté, serait certainement prochaine.

Marcelle reprendrait sa liberté.

Ce serait déjà un grand pas... Mais Fédor

voulait plus encore et à tout instant il revenait sur ce sujet qui, chez lui, était passé à l'état d'idée fixe.

* *

Fédor se disposait à sortir. Il avait de nombreuses courses à faire à travers la ville.

Il lui sembla, au moment de quitter Marcelle pour quelques heures, que la jeune femme l'embrassait plus tendrement encore que d'habitude.

— Qu'avez-vous, mon amour ? — lui demanda-t-il. — Êtes-vous plus souffrante ?...

— C'est cela sans doute, — répliqua-t-elle, — je suis nerveuse, agitée. Je ne sais ce que j'éprouve. Des pressentiments stupides sans doute !... Ne me laissez pas longtemps seule, je vous prie, Fédor... On dirait que j'ai peur...

— Voulez-vous que je demeure auprès de vous, ma chérie !...

Elle secoua vivement la tête.

— Non ! non ! C'est ridicule !... Ce sont des enfantillages !... Il faut que vous sortiez... Revenez vite, voilà tout.

Fédor devait aller tout justement chez l'homme d'affaires qui lui donnait des conseils.

Une femme de chambre, Juliette, celle-là même qui avait servi Marcelle à la villa d'Hayback, se montra.

— Donnez son chapeau à M. le comte, — fit Marcelle.

Et Fédor, avec une dernière tendre parole, prit congé de la jeune femme, et, descendant l'escalier du petit hôtel, se trouva dans la rue.

Juliette, la femme de chambre, jolie, à l'air fûté, avec ses cheveux blonds crépés et tordus regarda fixement Marcelle.

— Madame la comtesse a pleuré ! Madame se-rait-elle plus souffrante ?

Marcelle secoua la tête, en murmurant un remerciement, et pour cacher son émotion et sa tristesse, elle se mit à la fenêtre afin de donner encore un regard à celui qui s'éloignait.

Il était sur l'asphalte, se dirigeant à pied vers sa voiture qui arrivait en retard.

Il venait de se retourner, pour voir si Marcelle le regardait partir.

Et en apercevant la jolie tête de celle qu'il adorait, de la main, il lui envoyait un dernier salut.

Marcelle ne put jouir de la joie que devait lui causer cette caresse, que Fédor lui adressait à travers l'espace, car il avait porté légèrement la main à ses lèvres.

Elle se rejeta vivement en arrière, étouffant un cri de terreur !

Ce qu'elle avait vu cependant n'avait rien de bien effrayant par lui-même.

Elle venait d'apercevoir un homme s'avancant sur le trottoir à la rencontre de Fédor et le saluant avec la plus grande politesse.

Mais cet homme... elle en était certaine, c'était M. Dementières !...

Tout tournait autour d'elle, elle défilait ?...

Au prix d'un effort surhumain, elle s'approcha de nouveau de la fenêtre...

Elle voulait voir...

Marcelle ne s'était pas trompée !...

Fédor, au moment où il se retournait brusquement, après avoir adressé un baiser ou un salut à la jeune femme, s'était trouvé face à face avec M. Dementières.

Fédor s'était attendu à une attaque soudaine, à une explosion de fureur de la part de son ennemi.

Il avait donc fait un pas en arrière, pareil à un tireur qui rompt, pour revenir aussitôt dans les armes.

M. Dementières, par contre, était demeuré impassible.

Il avait, le premier, porté la main à son chapeau et saluait correctement.

Le comte Stroganof salua de son côté et attendit.

M. Dementières vint à lui en saluant de nouveau de la tête, puis très grave, très calme, il dit :

— Monsieur le comte, le hasard me sert en me mettant sur votre passage. Aussi bien, ayant appris par les journaux votre retour à Paris, j'allais avoir l'honneur de vous écrire pour vous demander rendez-vous.

Fédor s'inclina et répliqua aussitôt :

— Je suis à votre entière disposition, monsieur, je pense que vous n'en avez jamais douté. Veuillez être assez bon pour me donner votre adresse à Paris, et deux de mes amis se mettront immédiatement en rapport avec les vôtres.

M. Dementières secoua tristement la tête :

— Vous croyez que c'est le désir de me battre avec vous qui me dictait mes paroles de tout à l'heure ?... Oh ! cela n'est jamais entré dans ma pensée... Du sang... et plus de scandale encore... Ce n'est réellement pas cela que je veux mais bien tout le contraire. Rien ne peut effacer ce qui s'est passé... Dès lors, à quoi bon ?... Quand je vous aurais tué... je n'en vivrais pas plus heureux... Et, — ajouta-t-il, avec un indéfinissable sourire, — si le contraire arrivait, cela vous gênerait sans doute d'avoir à vous reprocher ma mort.

Fédor eut un sourire sur les lèvres :

— Mais alors, que désirez vous, monsieur ?

Il se contenta et attendit.

Après avoir pris un temps, M. Dementières poursuivait :

— L'entretien me paraît difficile en pareil endroit... et ce que j'ai à vous dire, à vous demander, exige certainement un peu de temps.

Fédor ne put que répéter sa première phrase :

— Je suis à votre entière disposition.

— Puisque je vous ai rencontré, pouvons-nous avoir ce matin même cette... explication ?...

— Si la chose vous convient, parfaitement, monsieur.

Une victoria attelée de deux trotteurs russes s'arrêtait au même instant à quelques pas du comte.

— Voilà votre voiture, — fit simplement M. Dementières, — si vous voulez m'accorder chez vous un moment d'entretien, je vais prendre un fiacre.

L'invite était par trop directe, les lois de la simple politesse commandaient cette fois à Fédor d'aller au devant de son ennemi.

— Veuillez monter, monsieur, dans quelques minutes nous serons chez moi, avenue Friedland.

Sans faire une objection, M. Dementières prit place dans la victoria, Fédor s'assit à ses côtés, et les trotteurs partirent comme le vent dans la direction de l'Arc de Triomphe.

Bientôt après la porte en chêne sculpté de l'hôtel Stroganof roulait sans bruit sur ses gonds, et Fédor mettait pied à terre en disant à M. Dementières :

— Permettez-moi de vous montrer le chemin.

Un valet de chambre ouvrait les portes.

M. Dementières traversa plusieurs pièces en enfilade, merveilleusement meublées et ornées de tapisseries de haute lice, de statues de toutes les écoles modernes et anciennes, et de tableaux de maîtres ; enfin Fédor souleva une lourde portière aux couleurs voyantes d'Agra et de Lahore, et s'effaçant :

— Veuillez entrer, monsieur.

M. Dementières se trouva dans un petit parloir tout tendu de peaux d'ours blanc et dont les divans et les meubles étaient recouverts de fourrures de renards du Canada de même couleur.

Aux murs des trophées d'armes, des cuirasses, des hauberts, des boucliers indous et persans, nivellés d'argent et damasquinés d'or, entremêlés de rosaces faites par des cimeterres de Damas, des kandyars kurdes et des sélicars enrichis de pierreries.

Des divans et des poufs recouverts également de peaux d'ours des pôles étaient ça et là disséminés.

Dans un coin, servant de bureau, une table en santal sculpté de Bombay.

C'était là le buen-retiro, le cabinet de travail de Fédor.

Il indiqua un divan à M. Dementières, prit un pouf pour lui-même et attendit.

— Monsieur le comte, — commença le châtelain de Boursac, — si j'ai désiré me rencontrer avec vous, ce n'est pas, je vous le répète, pour vous demander une réparation... qui, à mon sens, ne réparerait rien de ce qui est irréparable. Je désire que le public ne soit nullement mis au courant de ces tristes affaires où mon nom se trouve engagé. Je veux éviter tout scandale, tout bruit, toute publicité... Je m'y suis mal pris, je suis le pre-